

Orel

Chemin de croix au féminin

Orel, ou la féminité assumée, archaïque et première. Orel l'indestructible n'a pas besoin de la transgression. Elle ignore la provocation. Elle ose s'effacer. Elle



s'ouvre. Elle laisse parler en elle la matière et ses formes latentes. On voit d'abord la nudité de la pierre, fragile et pure comme une chair d'univers. Des stèles horizontalisées, et des talismans charnels fusionnés au sol comme une peau d'immensité.

Etreintes du ciel et de la terre, marquages crus de la femme et de la croix.

De ces paysages d'intimité surgissent des échancrures, des failles, des traversées, des trouées, et des cicatrices. Des fenêtres d'humanité avec vues secrètes sur les territoires de la femme. De la présence implacable. Du dénuement d'âme. De l'incandescence pudique. Et des larmes de silence.

Au commencement était la terre-mère. Puis vinrent les saccages du féminin, ses atteintes d'ici, d'hier et d'ailleurs, ses douleurs rentrées, et sa Passion planétaire. Dans l'œuvre ouverte et sacrale d'Orel, dans cet art d'élévation, les couleurs, comme le sang, se sont retirées.

Orel, artiste magicienne, ne craint d'utiliser les outils du masculin. Elle prend l'altérité à son compte. Elle exhume les formes basiques, dépouillées, et quasi totémiques, de la nature. *"Mes mains travaillent d'elles-mêmes"*, dit-elle. En spontanéité discrète, en alphabet décanté, quand le presque rien dit le presque tout des affres du féminin.

La création, chez elle, est une lutte constante contre l'indifférence à la vie, et la haine de la nature. Et dans ce combat jamais gagné, jamais perdu, le corps profond se cherche, installant ses patries dans la matière vive.

Au creux des corps blessés du féminin, dans la demeure sublimée de la blessure innombrable, Orel dit la fin des meurtrissures.

Sa parole est intemporelle, anonyme et plurielle.

Ses chemins de vie sont des chemins d'amour. Ils maculent à vif nos mémoires.

Christian Noorbergen